mère et les enfants se signaient, s'agenouillaient et inclinaient leur front jusqu'à terre. En face du prêtre, Yanishev se tenait debout, la tête à demi inclinée.

Ils se faisaient face. Entre eux le mystère de la vie et de la mort. L'un était prêtre de la sainte église orthodoxe, l'autre prophète de la Révolution sociale. L'un consacrant sa vie au bonheur et au salut éternel des enfants dans l'au-delà, l'autre dévouant sa vie pour le bonheur et la salut terrestre des enfants vivants.

J'accompagnai Yanishev dans beaucoup de tournées de propagande dans les villes et les cités de la Russie. Nous eûmes devant nous toutes les classes prolétaires, depuis les habiles artisans du centre textile d'Ivanovov jusqu'aux voleurs sortis des bouges de Moscou, si bien immortalisés dans l'*Asile de nuit*, de Maxime Gorky. Mais les pensées de Yanishev allaient toujours vers les villages.

Six mois plus tard, au IVe Congrès des Soviets à Moscou, je lui dis adieu. Pendue à son bras, je vis une femme de soixante-dix ans, très fanée et très courbée. Yanishev me la présenta solennellement comme « son professeur ». Au delà des confins de la Russie ou en dehors de la classe des travailleurs, son nom était tout à fait inconnu. Mais, pour les jeunes rebelles ouvriers et paysans, son nom était tout. Avec eux elle avait partagé le labeur, la souffrance et la prison. Les longues années de travail et de faim l'avaient blanchie et affaiblie, elle inspirait la pitié jusqu'à ce qu'on eût regardé ses yeux. En eux brillait la flamme qui avait embrasé l'âme de vingtaines de jeunes gens comme Yanishev et en avait fait les apôtres de la Révolution sociale.

Pour la Révolution elle avait donné sa vie, mais elle avait à peine osé rêver qu'elle la verrait.

Maintenant, la Révolution était là et elle était parmi les siens, les mains serrées dans la main de son jeune disciple. La confiance, l'industrie étaient ruinées, les Allemands étaient aux portes, la faim et le froid régnaient

dans la cité ; cependant, assise dans l'ancien Hall des nobles, elle écoutait Lénine et voyait venir le jour nouveau qui apporterait la paix au peuple et lui donnerait à elle la possibilité de vivre à la campagne.

« Tous deux, nous venons de la campagne, et nous l'aimons, me chuchota-t-elle, et quand la Révolution sera complète, Mikhaïl et moi nous retournerons vivre au village. »

(Voir Appendice III : Les funérailles de Yanishev.)